

entrées

Écrire et lire l'Enseignement catholique / N° 24 / décembre 2007

libres

2008

Donner du sens à l'école

Le GSM essaime

Quand pratique et théorie font bon ménage

édito

3 Donner du sens

des soucis et des hommes

4 2008 vu par les élèves...

entrez, c'est ouvert!

6 Lectures citoyennes

7 Mosaïque ethnique
À chacun son arbre

l'exposé du moi(s)

8 Sœur Elisabeth
Dialogue avec une carmélite

mais encore...

10 Internet: révolution dans les apprentissages?

11 Toujours plus de redoublement...

et vous, que feriez-vous?

12 Le GSM essaime

avis de recherche

14 Quand pratique et théorie font bon ménage

retroviseur

16 Gabrielle chez les Soviets...

écoles du monde

17 L'alternance à l'italienne

point de vue

18 Continuum ou rupture?

19 Attention à la marche!

20 Le monde a besoin de solidarité

service compris

21 Formation PO ■ Rejoins la Peace Attitude!
La revue des revues

entrées livres

22 Paysage flamand avec nonnes

23 Un libraire, un livre ■ Une autre télévision est possible!

hume(o)ur

24 Sus au cartable dodu!

édito



8



sœur élisabeth

avis de recherche



ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE

entrées libres

Décembre 2007 ■ N° 24 ■ 3^e année
Périodique mensuel (sauf juillet et aout)
ISSN 1782-4346

entrées libres est la revue de
l'Enseignement catholique en
Communautés francophone et
germanophone de Belgique.
www.entrees-libres.be
redaction@entrees-libres.be

**Rédacteur en chef et
éditeur responsable**

François TEFNIN (02/256.70.30)
avenue E. Mounier 100 - 1200 Bruxelles

Secrétaire

Nadine VAN DAMME (02/256.70.77)

Création graphique

Anne HOOGSTOEL

Membres du comité de rédaction

Anne COLLET
Jean-Pierre DEGIVES
Brigitte GERARD
Thierry HULHOVEN
Anne LEBLANC
Marie-Noëlle LOVENFOSSE
Marthe MAHIEU
Bruno MATHELART
Paule PINPURNIAUX
Guy SELDERSLAGH
Jacques VANDENSCHRICK

Publicité

Marie-Noëlle LOVENFOSSE (02/256.70.31)

Abonnements

Laurence GRANFATTI (02/256.70.72)

Impression

IPM PRINTING Ganshoren

Tarifs abonnements

1 an: Belgique: 16€ ■ Europe: 26€
Hors-Europe: 30€

2 ans: Belgique: 30€ ■ Europe: 50€
Hors-Europe: 58€

À verser au compte n° 191-0513171-07
du SeGEC
avenue E. Mounier 100 - 1200 Bruxelles
avec la mention "entrées libres".

Les articles paraissent sous la respon-
sabilité de leurs auteurs.

Les titres, intertitres et chapeaux sont
de la rédaction.

Textes conformes aux recommandations
orthographiques de 1990.

entrées libres est imprimé sur
papier PEFC par l'imprimerie
IPM PRINTING - certification
SGS - PEFC - COC - 0127



Donner du sens

En cette fin d'année 2007, entrées libres a demandé à **Pierre JACQUET**, directeur de la Communauté scolaire libre Georges Cousot à Dinant, particulièrement éprouvé dans l'exercice de son métier durant l'année écoulée, de nous livrer ses souhaits pour l'année qui vient.



De nombreux faits sociaux, politiques et économiques ont marqué l'année 2007. Je ne vais pas m'y attarder; ils ne sont pas toujours faciles à analyser. Ni à vivre. Aussi, est-il préférable d'en retirer la sève positive, ne fût-ce que pour faire mentir l'adage affirmant que les années se suivent et se ressemblent. Le recul que je suis contraint de prendre recèle un côté positif: il me ramène à la question du sens. Comment donner du sens à ce qui nous arrive, mais aussi, dans notre quotidien, à nos actes et relations? Comment motiver les jeunes qui fréquentent nos classes en donnant du sens à leurs apprentissages? Dans quel sens orienter nos projets professionnels? Et, *in fine*, quel sens donner à notre vie?

Je suis assez frappé de voir combien nos sociétés, nos entreprises, nos institutions politiques, nos écoles et nos familles parfois fonctionnent "à sens unique": celui de la rentabilité, économique ou autre, au détriment du développement et de l'épanouissement des être humains qui les composent. Je ne suis pas le seul à penser que les conflits à tous niveaux, les faits de violence répétitifs, les disparités sociales, le stress endémique chez nombre de concitoyens, voire certaines maladies, sont les conséquences de cette course folle à la croissance des biens matériels. On nous donne à penser que le bonheur est là... Et pourtant, nous aspirons tous, consciemment ou non, à une autre dimension de vie, plus dense, plus reliante, plus relationnelle et plus spirituelle pour certains.

C'est peut-être cela qui fait la force et la pérennité du message évangélique que nous avons tant de mal à concrétiser et à vivre dans nos

classes, nos écoles, nos familles, tant il est opposé aux messages médiatiques consuméristes. En 2008, n'espérons pas qu'un décret nous l'impose, mais n'attendons pas que la vie nous le rappelle.

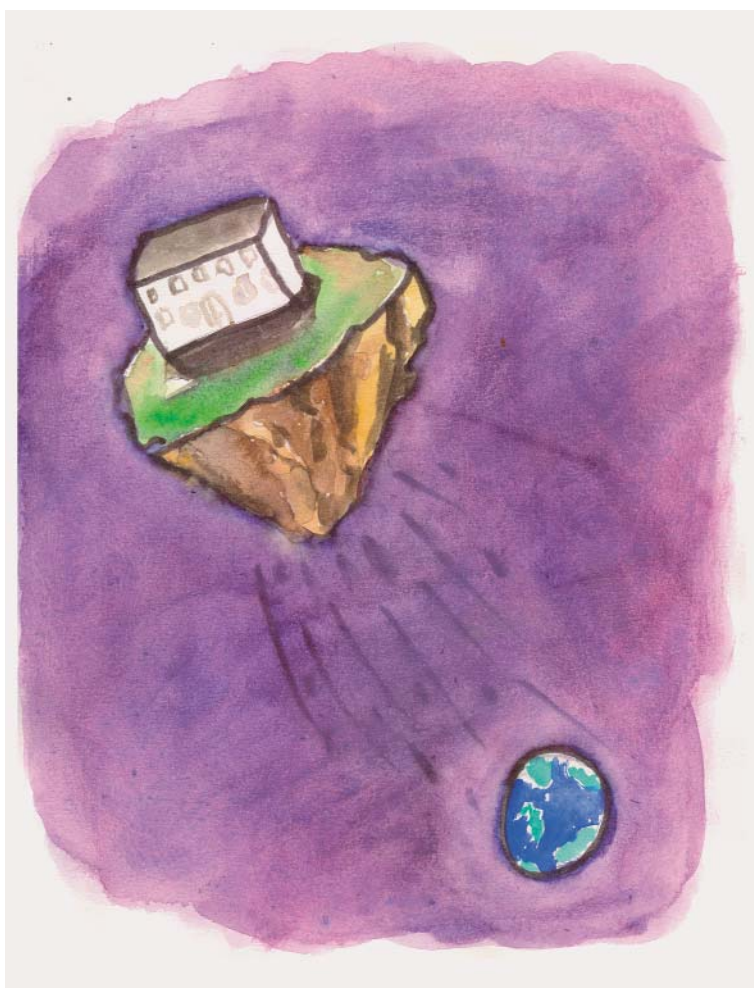
Je nous souhaite donc de prendre conscience de cette force, d'en être des témoins et de donner un maximum de sens évangélique, là où nous sommes appelés, que ce soit comme professeurs, éducateurs, élèves, parents, directeurs, membres du personnel ou du Pouvoir organisateur. Soyons créatifs pour réactualiser chaque jour ce message. Soyons audacieux pour le rendre vivant. Restons persévérants dans la tâche, mais aussi humbles vis-à-vis des récoltes, car elles ne donnent pas toujours dans l'immédiat les fruits espérés. Meilleurs vœux! ■

PIERRE JACQUET

Le Comité des Secrétaires généraux et le personnel du SeGEC, ainsi que les membres du Comité de rédaction d'entrées libres, s'associent au message ci-dessus. Ils souhaitent à chacune et à chacun une année 2008 riche de projets personnels, professionnels et familiaux aboutis. Puisse l'École y contribuer à sa mesure et, par là, favoriser la paix en son sein et dans son environnement.

2008

Dessin: Pauline DELPIENNE



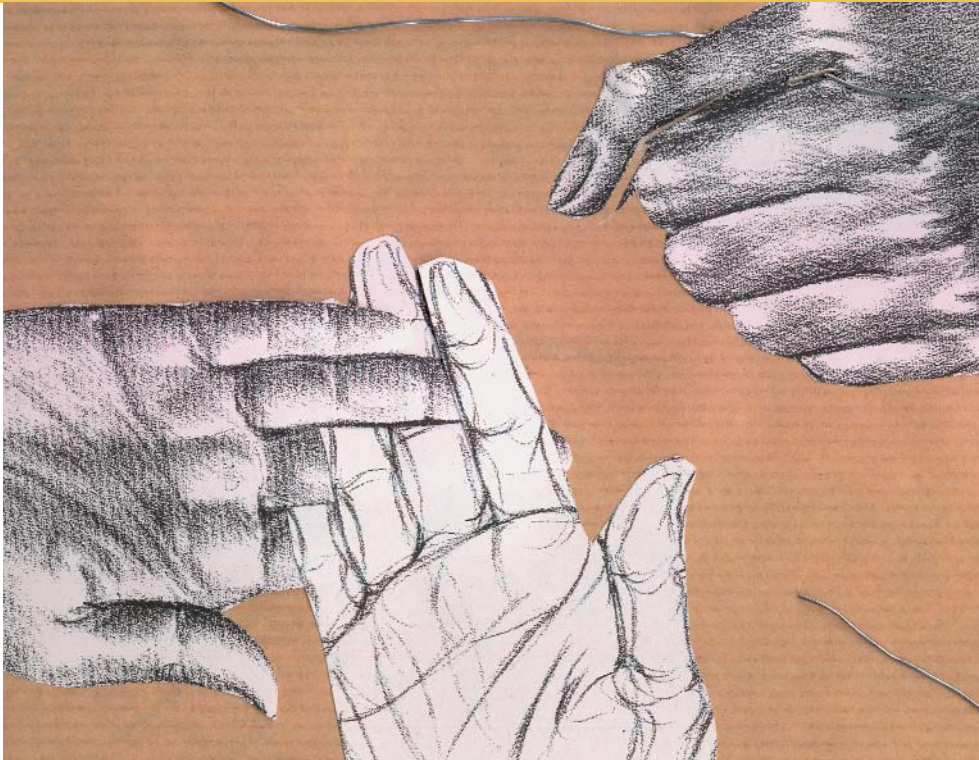
Dessin: Kevin FONTENELLE



Dessin: Emilie SCHOONJANS

entrées libres a sollicité les élèves de l'Institut Sainte-Anne de Gosselies et de l'Institut Notre-Dame de Chimay pour exprimer leur vision de l'année qui s'ouvre. Échantillon des illustrations de leurs cartes de vœux.

Dessin: Cassandra JACQUET



À suivre...

D'autres dessins à découvrir sur
www.entrees-libres.be

vu par les élèves...

Dessin: Institut Sainte-Anne Gosselies - Arts



Dessin: Gregory PLASSCHAERT

Il s'en passe des choses dans et autour des écoles: coup de projecteur sur quelques projets, réalisations ou propositions à mettre en œuvre. Poussez la porte!

LECTURES CITOYENNES

En 2001, le Parlement bruxellois a pris l'initiative de mettre sur pied des lectures citoyennes par lesquelles il souhaite contribuer à la promotion des valeurs démocratiques et à la réflexion politique. Organisées dans les locaux de l'Assemblée, elles évoquent un thème d'éducation à la citoyenneté en lien avec l'actualité.

Elles s'inscrivaient cette année dans le cadre du 50^e anniversaire de la signature du Traité de Rome et s'adressaient tout particulièrement aux élèves des deux derniers cycles du secondaire. C'est

la nouvelle de Jean JAUNIAUX, *Le Pavillon des Douanes*, scénarisée par Jean-Michel d'HOOP (*Point Zéro*) et interprétée par l'actrice Circé LETHEM, qui a été choisie pour neuf représentations fin octobre. Cette histoire, qui décrit la relation d'un vieux douanier à la retraite, nostalgique de sa carrière, avec son petit-fils, était l'occasion d'aborder différents aspects de la construction européenne. Des débats, ouverts et parfois très animés, menés par des journalistes professionnels, ont eu lieu à l'issue de chaque représentation entre les élèves et un panel d'experts dans les matières européennes et d'élus des formations démocratiques du Parlement bruxellois. Cet exercice, durant lequel les élèves peuvent expérimenter la difficulté de concilier l'opinion des autres et leur propre conviction, se veut utile dans le cadre d'un apprentissage de la citoyenneté mettant en avant le développement du sens des responsabilités et le goût de l'action collective. Beaucoup d'élèves présents voteront pour la première fois lors des élections européennes de 2009. L'enjeu est donc de taille.

"L'expérience a été très enrichissante, estime **Étienne LOUBRIS**, professeur d'histoire à Saint-Joseph Etterbeek¹, et dont les collègues des cours de géo et de français ont également participé aux lectures citoyennes. *Pour garder un effet de surprise et ne pas orienter les questions à poser par les élèves, je n'ai pas présenté le texte en classe préalablement. Par contre, nous l'avons largement évoqué par la suite, et j'ai aussi souhaité reprendre les questions du débat pour les reformuler, les préciser et y apporter des compléments d'information. La formule proposée a séduit les élèves qu'on a eu grand-peine à arrêter, tant ils étaient pris par la discussion! Mais un certain nombre de prérequis en histoire sont nécessaires pour que l'expérience soit concluante. Par ailleurs, j'avais*

déjà l'habitude de faire venir à l'école des jeunes représentants des principaux partis démocratiques pour des débats avec les élèves, mais le faire dans le cadre du Parlement bruxellois apporte une autre dimension". ■

MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

1. www.institutsaintjoseph.org

Devant le succès grandissant de cette initiative, le Parlement bruxellois envisage une semaine de représentations supplémentaires fin février 2008. Renseignements et inscriptions: Cellule relations publiques - 02/549.62.03 (04, 05 ou 06).



Photos: Marcel VANHULST

un projet à faire connaître?

redaction@entrees-libres.be

MOSAÏQUE ETHNIQUE



Interpellées par les difficultés d'intégration dans l'école de leurs élèves des classes-passerelles, deux professeurs de français-langue étrangère de l'Institut technique Cardinal Mercier de Schaerbeek¹ ont décidé d'agir.

"Les obstacles rencontrés l'an dernier par un jeune Chinois, qui a finalement quitté l'école en raison du comportement des autres élèves, nous ont poussées, Marie-Laure SOETAERT et moi, à entamer une

réflexion globale sur la manière de mieux intégrer nos élèves dans les classes, explique **Marie-Ange VEYCKEMANS**. Comment remplacer la discrimination par l'empathie? Comment sensibiliser les jeunes aux parcours des réfugiés politiques? Comment inciter au respect du «plus étranger» que soi? C'est le genre de questions que nous nous sommes posées. Nous avons souhaité étendre notre action à toute l'école et sensibiliser les élèves au droit à la différence dans des domaines comme le genre, l'origine ethnique, le handicap, l'orientation sexuelle, la religion ou les convictions philosophiques".

Inciter à l'acceptation de l'autre quel qu'il soit n'est pas un vain mot dans une école où se côtoient quotidiennement quelque 650 jeunes de plus de 45 nationalités. Un appel à projet lancé par la Région Bruxelles-Capitale, en collaboration avec le Centre pour l'égalité des chances, a fourni l'occasion rêvée de donner vie à ces envies. Une semaine contre les discriminations a donc rapidement été mise sur pied, du 22 au 25 octobre, avec l'aide de plusieurs associations telles que le Mrax, Oxfam, Vie Féminine, Amnesty, La Ligue des Droits de l'Homme, etc.

Des débats, brainstormings, outils ludiques, jeux de rôles et autres contes ont permis aux élèves de s'interroger, d'échanger et de réfléchir. L'école accueillait aussi deux expositions, l'une du CIRE² et l'autre imaginée par les élèves du 1^{er} degré.

"La section accueil a été associée à la manœuvre par le biais d'un stage, précise M.-A. VEYCKEMANS. Les enseignants étaient présents aux animations, et plusieurs d'entre eux ont animé des ateliers et/ou profité de cette semaine pour parler en classe des thèmes évoqués. Nous avons réalisé que certains sujets restaient difficiles à aborder avec les élèves. C'est le cas de l'homosexualité. L'animation proposée visait avant tout à donner des explications et à dédramatiser, mais de nombreux élèves ont refusé d'y participer. Il reste du chemin à parcourir, mais en général, les échos relatifs à cette semaine contre les discriminations ont été très positifs. Il faudra voir à plus long terme si cette initiative et ses prolongements, qui prendront différentes formes, continueront à porter leurs fruits". ■ MNL

1. www.cardinalmercier.be

2. Coordination et Initiatives pour et avec les Réfugiés et Étrangers

À CHACUN SON ARBRE

"Connaitre le passé pour mieux vivre le présent et construire l'avenir", tel était le souhait de **Bernadette MATAGNE** en mettant au point son projet "généalogie" avec ses élèves de 6^e primaire de l'Abbaye de Flône. En l'absence de la principale intéressée, c'est **Jérôme WARNANT**, titulaire de la classe, qui retrace les contours de l'initiative. "Pour actualiser le cours d'histoire, explique-t-il, Mme MATAGNE a eu l'idée de le rattacher au vécu familial des élèves, en les aidant à créer leur arbre généalogique. C'est un projet véritablement intergénérationnel, car les élèves ont été amenés à poser beaucoup de questions à leurs parents et grands-parents et à travailler sur des thèmes de nature à mieux leur faire connaître la vie de leurs aïeux. Ils ont ainsi étudié à travers les âges: l'école, la vie de la femme au foyer, l'électricité, l'eau, les jeux et des métiers tels que médecin, pharmacien, mineur, forgeron, modiste, photographe, cordonnier, etc. Ce travail a mobilisé une série de compétences au travers de la rédaction de lettres, l'élaboration de questions, la récolte de témoignages, la prise de notes, la recherche et le traitement des informations, la présentation originale de l'arbre généalogique, etc."

Mais tout ceci n'aurait pas été possible sans la collaboration avisée et patiente de l'asbl Entr'âges (antenne d'Amay) et du Cercle de généalogie local. Outre les parents et grands-parents de chacun des 20 élèves concernés, une dizaine de personnes-ressources étaient ainsi disponibles pour leur venir en aide en fonction des besoins, à raison d'une réunion par mois et en travaillant par petits groupes. Un carnet de bord faisait office de lien entre les partenaires. "Le projet, précise J. WARNANT, avait une finalité à la fois individuelle (réalisation de son arbre généalogique) et collective: mettre sur pied, pour la fin juin, une exposition proposant des panneaux, des photos, des objets et des mises en scène d'activités du passé. Elle a aussi été l'occasion d'une collaboration entre jeunes et moins jeunes, comme ce grand-père, ancien boucher, présent avec ses instruments de travail et dont le petit-fils en expliquait l'utilisation. Ce projet a été une véritable réussite, non seulement pédagogique (il a d'ailleurs remporté l'un des prix de l'innovation pédagogique décernés par Promopart), mais aussi humaine. Il a permis de nombreux échanges entre les générations et il invitait au respect et à la tolérance, le travail sur les arbres généalogiques donnant à chacun l'occasion de faire valoir son histoire, quelle qu'elle soit". ■ MNL

Sœur Elisabeth

Dialogue avec une Carmélite



Elle confesse malicieusement avoir eu quelques difficultés à canaliser sa spontanéité à son entrée au Carmel de Profondval. Sœur Elisabeth est pourtant aujourd'hui une prieure de 47 ans, sereine et attentive. Elle s'est prêtée sans détours au jeu des questions-réponses. Rencontre à cœur ouvert.

Quand avez-vous commencé à penser à entrer en religion ?

Sœur Elisabeth: Pendant mes humanités, j'avais envie de devenir professeur de religion. Il me semblait primordial d'avoir un lieu où les jeunes puissent parler, s'interroger sur le sens de l'existence. C'est très important dans leur formation. Mais en fin de rhéto, j'ai préféré opter pour le Droit. Je ne m'y suis pourtant pas sentie à ma place, et j'ai finalement décidé de faire une licence en sciences religieuses à Louvain-la-Neuve. Mais c'était vraiment dans l'optique d'une recherche de sens. Je ne savais même pas, à l'époque, qui étaient les quatre évangélistes ! Là, j'ai rencontré de jeunes chrétiens qui avaient une relation de foi vivante avec Dieu et qui avaient l'habitude de prier. Cela m'était complètement hermétique. Je me disais :

Dieu m'aime, oui, bon, d'accord, mais je ne ressentais pas cela comme une réalité, je n'avais pas de relation personnelle à Dieu. Je me sentais exclue de quelque chose, et j'ai eu envie de prendre part à un groupe de prière pour voir cela de plus près. Un jour, une personne y a parlé de la vocation, de sa vraie nature et du fait qu'on ne choisit pas cette voie à défaut d'autre chose (mari, carrière...). Un texte de l'Apocalypse dit que notre nom est inscrit sur une pierre et que seul Dieu le connaît. J'avais 19 ans, et cela a changé la manière de me poser la question de mon avenir.

Et ensuite ?

Sr E.: Les choses se sont mises en place petit à petit. J'ai accompagné des guides lors d'un camp-chantier en France chez les Sœurs de Bethléem,

et cela a été un véritable choc de découvrir une communauté jeune et contemplative. Une de ces sœurs m'a particulièrement marquée. Ce fut une rencontre bouleversante. Elle me donnait à voir que Dieu est vivant et qu'on peut tout lui consacrer. La lecture de la vie de sainte Thérèse de Lisieux a également été décisive. J'ai compris que Dieu aime chacun personnellement. Il ne s'agissait plus de simples mots à ce moment, mais bien d'une parole vivante. L'eucharistie prenait tout son sens. Je me suis alors vraiment posé la question de ma vocation. Puisque Dieu m'a créée, m'aime et est la personne qui me connaît le mieux, ne pourrais-je pas envisager mon avenir avec lui ? J'étais toujours en sciences religieuses à ce moment, et j'ai poursuivi mon cheminement. Avec un groupe de prière, j'ai eu l'occasion de

“UN TEXTE DE L'APOCALYPSE DIT QUE NOTRE NOM EST INSCRIT SUR UNE PIERRE ET QUE SEUL DIEU LE CONNAIT. J'AVAIS 19 ANS, ET CELA A CHANGÉ LA MANIÈRE DE ME POSER LA QUESTION DE MON AVENIR ”

venir plusieurs fois au Carmel de Profondval, que j'ai découvert ainsi de manière concrète.

La décision de devenir religieuse a-t-elle été facile à prendre?

Sr E.: Oh non! J'étais écartelée entre cet appel que j'entendais, mais qui me faisait peur, et l'envie de me marier, d'avoir des enfants. Ce n'était pas évident d'y renoncer... J'ai terminé mes études et j'ai travaillé un an comme professeur de religion. J'aimais beaucoup cela. C'était difficile, mais passionnant. L'école catholique a cette liberté de témoigner - non pas par des discours, mais en étant ce qu'elle est - de l'importance de considérer l'être dans toutes ses dimensions, y compris spirituelle. Mais même si mon métier m'apportait beaucoup, l'attrait d'une vie entièrement dédiée à Dieu devenait de plus en plus fort, et mes craintes s'estompaient. J'ai donc pris la décision d'entrer au Carmel.

Ce n'est déjà pas rien d'entrer en religion, mais le Carmel, c'est particulièrement contraignant...

Sr E.: Effectivement! Devenir carmélite, c'est envisager une vie de silence

et de pauvreté. J'avais 24 ans et j'éprouvais une joie immense d'être parvenue à l'aboutissement d'une recherche et en même temps, tout commençait. J'ai été postulante pendant 6 mois et j'ai progressivement partagé la vie de la communauté. Après un noviciat d'un an et des vœux temporaires de 3 ans, j'ai prononcé mes vœux définitifs. C'est important d'avoir ce temps pour vérifier si l'appel est authentique. Nous choisissons de nous retirer du monde en vue d'être libres pour Dieu et la prière, au cœur de l'Église, avec la conviction que cette fécondité secrète peut agir sur le monde. La vie communautaire a toute son importance, aussi. Vivre ensemble en un même lieu toute sa vie, c'est très fort! C'est à la fois un appel à la charité et le lieu de vérification de l'authenticité de la relation à Dieu, sans quoi on court le risque de l'illusion par rapport à ce qu'on vit.

Avez-vous connu des passages difficiles?

Sr E.: Oui... Au début, on a le sentiment d'être arrivée au port. La rencontre de Dieu est épanouissante, la prière reconfortante et heureuse. On s'y sent aimée. Mais l'enthousiasme des premiers temps doit tomber et les difficultés sortir. Quand la prière devient aride et qu'on croit qu'on n'aime plus, c'est le moment de l'amour véritable et de la foi. C'est difficile, parce qu'on se sent seule et qu'il faut parvenir à croire qu'on est toujours deux. Quand on entre au Carmel, on accepte de renoncer au mariage, à la maternité pour un amour fort, qui comble. Puis c'est la nuit, le désert. C'est très éprouvant, affectivement, de ressentir cela. Il faut accepter de "descendre" plus loin que la sensibilité. Il devient indispensable d'admettre de quitter une manière précédente d'aller à Dieu pour lui donner une "avance" de confiance, pour se tenir devant lui pauvrement, humblement, en se laissant dépouiller de ce qu'on croyait lui apporter et de ce qu'on en recevait. C'est là que tout commence, qu'on peut trouver la vraie joie intérieure. Il m'est arrivé de "vaciller", mais au fond de moi, j'ai toujours perçu que ma place était ici.

On peut vivre la même chose au sein d'un couple...

Sr E.: Je le pense. Quand l'élan du début retombe et que les illusions s'en vont, il faut alors croire en l'autre, lui donner totalement sa confiance. Ce moment de "purification" de l'amour est très déstabilisant.

Êtes-vous informées de ce qui se passe à l'extérieur du Carmel?

Sr E.: Bien sûr! Nous avons des contacts avec l'extérieur et nous lisons les journaux. Nous sommes informées de ce que vivent nos contemporains, tout en conservant la distance qui permet l'analyse. L'important, pour nous, n'est pas d'être tenues au courant des détails des événements, mais bien d'être en communion profonde avec la vie extérieure pour pouvoir porter cela dans notre prière.

Chacune d'entre nous prie librement pour ce qu'elle souhaite. Nous recevons aussi des demandes de personnes qui écrivent ou téléphonent pour nous demander des prières. Il n'y a évidemment pas de "garantie de résultat", mais les personnes qui nous confient leurs peines nous disent être heureuses que nous cheminions avec elles dans leurs souffrances.

Être l'amour dans le cœur de l'Église et du monde, nous y sommes tous appelés et il n'est pas nécessaire d'entrer au Carmel pour cela, mais nous, nous misons essentiellement sur cette cartela. Nous avons choisi de vivre en retrait du monde pour que toute notre vie devienne prière, orientée dans l'amour.

Vous m'avez dit être très sensible au mal-être de vos contemporains...

Sr E.: Les connexions n'ont jamais été aussi nombreuses entre les personnes, mais on sent une grande solitude de fond. L'homme n'est pourtant pas seul. Dieu l'aime, sans condition, quel qu'il soit, et désire entrer en communion avec lui, mais librement.

Dans la religion chrétienne, c'est Dieu qui vient vers l'homme. J'aime beaucoup cette représentation de Dieu par Michel-Ange, qui tend la main vers l'homme. Dans la création et dans l'envoi de Jésus sur terre, on sent cette main qui cherche l'homme. Nous sommes faits pour aimer et être aimés, mais nous le vivons avec nos limites.

Notre souffrance vient de notre incapacité à vivre cela pleinement. C'est difficile d'aimer vraiment, car cela implique de renoncer à soi pour l'autre. C'est pourtant le vrai chemin du bonheur! Le Christ Jésus l'a vécu de manière complète et lumineuse, car lui se savait enfant du Père, totalement. Pour les humains que nous sommes, se savoir aimé de Dieu ou ne pas le savoir fait une énorme différence. ■

INTERVIEW ET TEXTE

MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE



Photos: François TEFNIN

L'école aux quotidiens

La presse en a parlé. Nous y revenons. À partir d'une information ou d'un événement récent, entrées libres interroge une personnalité, du monde scolaire ou non. L'occasion, pour elle, de nous proposer un éclairage différent, un commentaire personnel, voire d'interroger la question ainsi posée. Et vous, qu'en pensez-vous?

SCIENCES HUMAINES

Octobre 2007

Le Monde

7-8/10/2007

INTERNET: RÉVOLUTION DANS LES APPRENTISSAGES?

C'est un fait: Internet modifie notre relation au savoir. Mais il est illusoire de penser que ce qui est accessible sur la toile n'a pas besoin d'être appris. Comme on peut le lire dans *Sciences Humaines*, pouvoir accéder à tous les sites du monde ne se substitue pas à l'appropriation de la connaissance. *Le Monde* s'interroge, quant à lui, sur les comportements qu'auront à l'âge adulte les enfants de cette "net-génération". Selon certains, ces jeunes présenteraient une lacune majeure: une moins bonne capacité de concentration.

Mais pour **Sylvie OCTOBRE** (voir *ci-contre*), de nombreux métiers demanderont de plus en plus de savoir-être "poly-actif", et le véritable enjeu concernerait plutôt la hiérarchisation de l'information. Il faudra avoir appris à trier, sélectionner, classer. Ce serait là la vraie difficulté, et la vraie source d'inégalités.

Et vous, qu'en dites-vous?

■ **Marc ROMAINVILLE**, responsable du service de pédagogie universitaire et directeur de la cellule Technologies de l'information et de la communication pour l'enseignement aux Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix à Namur:

"Tout d'abord, je souhaiterais mettre en cause cette évidence selon laquelle on trouverait tout sur Internet. Je suis certes surpris d'y trouver des informations concernant la chose publique (organismes, fonds de recherche, etc), mais les ressources essentielles, les rapports de recherches, les matériaux pédagogiques ne sont pas gratuits! Quand il s'agit de se procurer des documents plus intéressants, il faut souvent sortir sa carte VISA! Par contre, il est vrai que les étudiants étaient auparavant habitués à ce qu'un texte soit d'office «valide» en étant publié dans un ouvrage opérant déjà une sélection. Le message implicite d'une publication était que «ce qui est écrit est vrai». Sur Internet, ce n'est pas du tout le cas! Les jeunes doivent apprendre maintenant une méthode plus critique: «Qui a écrit cela? Dans quel objectif? Est-ce crédible?». Cela doit faire l'objet de tout un apprentissage, proche de la critique historique, permettant de mettre en cause la validité de la source. Par exemple, en tapant les lettres BHV sur un moteur de recherche, on peut tout autant

obtenir un lien renvoyant à l'avis d'un constitutionnaliste, qu'un autre donnant celui d'un extrémiste. Ces deux réponses ont deux statuts différents. Il faut savoir que l'une est scientifique et l'autre politique. Par ailleurs, le terme «hiérarchiser» ne me semble pas approprié ici. Dans cet exemple sur BHV, il n'y a pas une réponse qui se trouve au-dessus de l'autre, ce sont juste deux points de vue différents. Il faut en être conscient. Si finalement, un jour, tout est vraiment disponible sur Internet, alors il sera crucial de faire la distinction entre les différents types de source. Et ce n'est pas très clair pour le moment sur la toile!

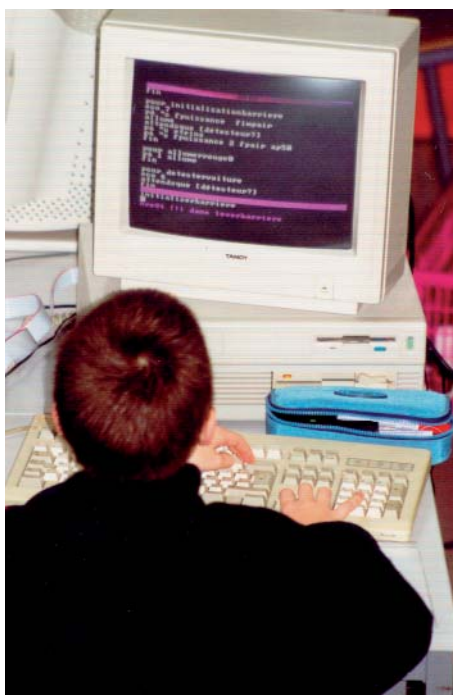
Cela dit, au début de mon intérêt pour la pédagogie, on annonçait déjà que l'arrivée de l'ordinateur allait révolutionner l'apprentissage. Finalement, les élèves sont toujours les mêmes... à peu de choses près! Selon moi, ce ne sont pas les médias qui font l'apprentissage; les bases restent les mêmes".

■ **Sylvie OCTOBRE**, sociologue au département des études, de la prospective et des statistiques du Ministère français de la culture:

"Les nouvelles technologies, au sens large, favorisent l'apparition d'une multitude de situations où l'on mène plusieurs activités concomitantes. Les jeunes générations développent dès lors davantage de compétences pour pouvoir passer

facilement de l'une à l'autre. Il devient important de pouvoir gérer plusieurs choses en même temps. Pour ce qui est d'Internet, l'accès aux informations est quasi illimité, mais celles-ci ne sont pas toujours validées. Il faut donc pouvoir les hiérarchiser. Auparavant, on pouvait consulter une encyclopédie et y trouver une information valide bien délimitée. L'enjeu de l'information devient ici la détermination de règles d'arrêt dans la recherche, sans quoi on peut facilement se noyer sur Internet!

Cela peut bien sûr être source d'inégalités, comme c'est aussi le cas pour n'importe quelle autre compétence. Ce que l'on faisait avant à des niveaux de bac+, des notes de synthèse par exemple, il faut maintenant pouvoir le faire en permanence. Et comme toute compétence, celle-ci n'est pas répartie de manière uniforme dans la réalité.



En termes d'éducation, cela n'est pas du tout pris en compte dans le développement des enfants. L'école est encore fort fixée sur le livre. L'Internet se développe plutôt dans les loisirs, à la maison. Bien sûr, oui, plus on aura de compétences, de manière générale, plus on aura la capacité de trier les informations. Mais en même temps, on ne peut pas être compétent sur tous les sujets!

Ce qu'il faut pouvoir maîtriser, c'est une technique du tri. Les jeunes font les choses de manière intuitive, quand ils s'intéressent, par exemple, à des séries télé ou autres: ils savent où aller chercher les meilleures informations sur Internet. On pourrait dès lors leur apprendre à appliquer cela à d'autres domaines. Autant se servir de leurs aptitudes déjà existantes!". ■

BRIGITTE GERARD

La Libre BELGIQUE

23/10/2007

TOUJOURS PLUS DE REDOUBLEMENT...

Les taux de redoublement pour 2006-2007 révèlent une situation peu brillante, que ce soit dans le fondamental ou au secondaire. Moins de 50% des élèves terminent leurs humanités dans les temps, et les taux d'échec sont en général en hausse dans toutes les années. Si en primaire, ce sont surtout les 1^{er} et 2^e années qui sont concernées, dans le secondaire, un élève sur dix redouble sa première, un sur cinq sa troisième, et un sur six sa cinquième.

Et vous, qu'en dites-vous?

■ **Bernard DELVAUX, sociologue, chercheur au Girsef-UCL:**

"«Moins de 50% des élèves terminent leur 6^e secondaire à l'heure», annonçait La Libre. Le chiffre exact est plus mauvais encore: c'est seulement 37% d'une cohorte qui arrive à l'heure dans une 6^e année donnant accès au CESS. Inacceptable! Surtout quand on constate que ce taux varie du simple au double selon que les jeunes sont issus des quartiers les plus favorisés ou les plus défavorisés.

Les données publiées par La Libre montrent aussi clairement que, depuis 10 ans, le taux de redoublants est à la hausse aux 2^e et 3^e degrés du secondaire. Entre septembre 1995 (juste avant la réforme du 1^{er} degré) et septembre 2006, ce taux a grimpé de 13,6 à 17,9% en 3^e année, de 12,4 à 16,4% en 4^e et de 13,2 à 17% en 5^e. Depuis la «contre-réforme» en 2002, les taux de redoublants au 1^{er} degré sont repartis eux aussi à la hausse et sont désormais supérieurs à ce qu'ils étaient avant la réforme: en cumulant 1^{er} et 2^e, ils atteignent 19,3% en 2006 contre 17,5% en 1995.

Dans un premier temps donc (celui de la réforme), la chute du taux de redoublement au 1^{er} degré a été partiellement compensée par un relèvement du taux de sélection aux 2^e et 3^e degrés. Après la «contre-réforme», le retour à la «normale» au 1^{er} degré a ralenti la hausse des redoublements aux 2^e et 3^e degrés. Le système semble ainsi maintenir envers et contre tout un taux global de sélection, dommageable aux plus faibles.

Ces chiffres témoignent de la difficulté de changer le système. Faut-il en conclure que toute réforme est vaine? Non, plutôt qu'elles doivent être conduites avec intelligence!". ■

Le GSM essaime

Il est partout. De plus en plus. Pas de raison que l'école soit dispensée de ses décibels intempestifs. Alors, qu'en faire? Comment les écoles gèrent-elles la présence du GSM en leur sein? Témoignages.

■ **Myriam MARQUETTE, directrice de l'école Sainte-Thérèse à Liège (fondamental):**

"Dans notre école, la présence du GSM est tout simplement interdite. Si l'enfant a un souci quelconque, nous avons un téléphone fixe dans le bureau pour prévenir les parents, et ce point du règlement est bien accepté et respecté. Pas de GSM non plus lors des sorties culturelles ou classes de dépaysement. Nous donnons aux parents notre numéro de GSM personnel et nous partons avec les numéros des parents. En cas de problème, il est facile de joindre la personne concernée.

Nous avons également interdit la présence à l'école de tous les jeux qui «isolent» tels que les GAME BOY, lecteurs MP3 et autres jeux vidéo. En cas d'infraction, la sanction prévue est de confisquer l'objet".

■ **Joseph JADOT, directeur des Écoles Catholiques de Pepinster (enseignement fondamental):**

"Auparavant, pour contacter un enseignant, il fallait appeler sur le poste fixe de l'école. Une institutrice décrochait et devait soit porter le téléphone à l'enseignant, soit le faire porter par un élève (qui parfois se perdait, parfois coupait la communication, etc.). De toute façon, la classe et l'enseignant étaient dérangés. Maintenant, les enseignants sont instamment priés de laisser leur GSM allumé! De la sorte, ils sont directement contactés, et le dérangement est minime. Contrairement à ce que l'on pourrait craindre, ils ne sont pas pendus à leur téléphone à longueur de temps. Lorsqu'une classe part en activité extérieure, l'institutrice dispose d'un

GSM avec carte prépayée. Elle peut rédiger un message à l'intention des parents (gratuit pour l'école) et les parents peuvent consulter le message à moindres frais.

On l'aura compris, dans mon école, l'utilisation du GSM est très vivement conseillée; les jeunes enseignants sont assez surpris mais vite convaincus! J'ai également un GSM professionnel pour appeler les très nombreux parents ou les enseignants qui ne possèdent pas de ligne fixe, ou pour envoyer un SMS ou déposer un message. Pour ce qui est des élèves, l'utilisation du GSM est interdite, sauf cas tout à fait particulier laissé à l'appréciation de l'enseignant".

■ **Michel GOOSSENS, directeur de l'Institut Saint-Vincent à Obourg (enseignement secondaire spécialisé):**

"Dans le règlement d'ordre intérieur de l'école, il est spécifié que l'utilisation du GSM est strictement interdite au sein de l'établissement. Bien sûr, il y a une marge entre la théorie et la pratique. Dans les classes, il est clair que le GSM doit être coupé, mais dans la cour de récréation, on est assez tolérant. Les élèves ont maintenant bien compris qu'ils ne peuvent pas se servir du téléphone pendant les cours. Si un GSM n'est pas éteint, dans un premier temps l'élève se fait réprimander; mais s'il y a récurrence, l'enseignant confisque l'objet et me le confie pour quelques heures, jusqu'à la fin de la journée en général. Finalement, les plaintes que nous recevons sont surtout relatives à des faits se déroulant le w-e ou en soirée, et concernent des élèves qui se font harceler par d'autres. Et là, on ne peut pas faire

grand-chose, si ce n'est essayer de raisonner les élèves concernés! Les jeunes ont maintenant appris à utiliser leur téléphone en respectant davantage les règles sociales.

Il s'agit, selon moi, d'un important acte éducatif".

■ **Christophe QUITTELIER, directeur de l'Institut des Métiers de la Construction et de l'Environnement à Erquennes (enseignement secondaire spécialisé):**

"Il est clairement impossible de fouiller tous les élèves à l'entrée de

que dit la loi?

"L'utilisation des téléphones portables dans les classes ne fait actuellement l'objet ni d'un décret, ni d'un arrêté. Cela ne signifie bien sûr pas que les élèves puissent faire usage de leur téléphone en classe ou dans les cours de récréation. En effet, la plupart des règlements d'ordre intérieur (ROI) des établissements scolaires prévoient l'interdiction des GSM dans leur enceinte. Pratiquement, cela signifie que la direction attend des jeunes qu'ils éteignent leur téléphone, tant en classe qu'en cour de récréation, de manière à éviter tout appel ou texto. Selon les ROI, les éducateurs peuvent autoriser l'élève à faire usage de son téléphone dans des situations particulières qui requièrent un appel aux parents (maladie nécessitant un départ anticipé, etc.). En cas d'usage intempestif du téléphone, le ROI de l'école prévoit en général la confiscation de l'appareil pour une durée raisonnable. Rappelons, enfin, que du fait de l'inscription dans l'établissement, le jeune et ses parents acceptent le ROI".

BÉNÉDICTE BEAUDUIN

l'école le matin! De ce fait, ils sont en possession de leur GSM à l'école, mais le ROI prévoit l'interdiction de l'utiliser. Dans la cour de récréation, le règlement est cependant plus souple. On a prévu tout un «barème» de confiscation en cas de problèmes. Dans un premier temps, on confisque l'appareil pour une journée et je le rends ensuite à l'élève. S'il y a récurrence, on peut le garder pour une semaine, ou davantage. Les problèmes concernent surtout l'envoi de SMS ou l'usage du GSM comme caméra. Par exemple, un élève avait filmé une enseignante en classe sous toutes les coutures! Les jeunes sont bien au courant de ce qu'ils risquent. Nous n'avons d'ailleurs pas trop de soucis à signaler, au contraire des débuts du GSM qui furent plus difficiles à gérer. En tout cas, dans l'enseignement spécialisé, il y a beaucoup de dialogue. Quand je rends un GSM, je prends le temps de discuter avec l'élève, pour donner du sens à cette confiscation".

■ **Joseph PIRSON, directeur de l'Institut libre de formation permanente de Namur (enseignement de promotion sociale):**

"Pour le moment, rien n'est indiqué dans le Règlement d'ordre intérieur, mais une annexe y a été jointe, introduisant l'une ou l'autre adaptation, notamment sur l'interdiction du GSM pendant les épreuves certificatives. On a effectivement déjà eu affaire à des systèmes de tricherie, des étudiants allaient téléphoner aux toilettes pour obtenir les bonnes réponses! Par contre, pendant les cours l'usage du GSM n'est pas interdit, mais la discrétion est de mise, tant pour les étudiants que pour les enseignants. Certains étudiants sont en effet rappelables pour leur travail pendant les cours, et des chômeurs peuvent être contactés pour des offres d'emploi. Dans ces cas-là, on leur demande de quitter le local de cours et de ne pas déranger les autres. Au niveau des sanctions, on ne confisque pas l'objet, mais les enseignants peuvent émettre des observations ou envoyer l'étudiant dans mon bureau, si c'est plus problématique. Cela n'est arrivé que deux fois jusqu'à présent. Il s'agit alors de remettre les choses au point et de préciser qu'il y a des règles de vie en commun à respecter".

■ **Stella HOUZE, gestionnaire des dossiers des étudiants à l'EPHEC à Woluwe-Saint-Lambert (enseignement supérieur):**

"Le règlement des études stipule que l'usage du GSM, comme celui de tout autre matériel étranger aux activités pédagogiques, n'est pas autorisé pendant les heures de cours. Mais bien sûr, l'usage du GSM s'est un peu banalisé avec les années. Au début, les étudiants ne pouvaient même pas l'avoir sur eux! Malgré tout, nous avons encore assez fréquemment des problèmes à ce niveau... Si le GSM sonne en cours, l'étudiant est sanctionné, une heure, un jour... une semaine, mais c'est bien plus rare; cela arrivait plutôt au début. Tout dépend à quel point l'étudiant a perturbé le cours. Ensuite, le jeune peut aller récupérer son téléphone auprès de la direction, qui le sermonne. S'il y a récurrence ou si l'étudiant perturbe gravement le cours, la sanction peut aller jusqu'à une exclusion temporaire". ■

Et vous, que feriez-vous?

PROPOS RECUEILLIS PAR BRIGITTE GERARD



Photo: François TEFNIN

Quand pratique et théorie font bon ménage



"In you a dog?", "I live in Brussels": cherchez l'erreur! Même sans être professeur d'anglais, on sait que la seconde formulation signifie quelque chose, mais que la première n'a pas beaucoup de sens: "En toi un chien?".

L'incident aurait pu en rester là. Invité à demander à son voisin "As-tu un chien?", l'élève traduisant cette question par "In you a dog?" se serait retrouvé avec un zéro pointé. Mais **Line AUDIN**¹ voulait, à tout le moins, comprendre la raison de cette traduction. En creusant un peu, elle s'est rendu compte que l'erreur commise n'était pas liée à une difficulté d'apprentissage de l'anglais, mais avait pour origine une mauvaise maîtrise de la grammaire française.

In, en anglais, signifie à. Si l'élève ne fait pas la différence entre les homonymes grammaticaux que sont, en français, la préposition à et le verbe avoir à la 2^e ou 3^e personne du singulier (*as* ou *a*), il peut être amené à de fréquentes confusions.

DE LA PRATIQUE À LA THÉORIE

Cette première étape franchie, le problème n'était pas résolu pour **L. AUDIN**. Le temps imparti à l'apprentissage de l'anglais ne lui permettait pas d'assurer, même partiellement, la maîtrise de la grammaire française. Elle en référa donc au professeur de français, qui lui assura que les règles étaient connues mais sans doute pas intégrées. Alors, que faire? C'est à ce moment que la route de l'enseignante croisa celle d'un éminent linguiste français, **Antoine CULIOLI**². Des théories de celui-ci, élaborées tout au long d'une vie de recherche, elle retient deux données fondamentales.

LE MOT ET L'OBJET

Un mot renvoie à un objet, mais il n'est pas l'objet. Si vous jetez l'expression "moule à gaufres" à la tête de quelqu'un, il ne risque pas grand-chose. Si vous jetez le moule à gaufres, il s'en sortira moins bien! Selon L. AUDIN, il est indispensable que les enfants se rendent compte que le monde de la réalité et le monde de la langue sont deux mondes distincts, qui fonctionnent selon des règles tout à fait différentes. Les élèves qui ont du mal à accéder au symbolisme de la langue restent bloqués dans la réalité.

Entre langue et réalité, le professeur se place du côté de la langue; certains élèves se situent, eux, du côté de la réalité. Quand l'enseignant parle de la personne du verbe en cours de français, certains élèves imaginent une personne en chair et en os. Autre exemple: l'enseignant est convaincu qu'à force de pratique, l'élève va pouvoir produire "*I don't play tennis*" à partir de "*I don't like football*". Remplacer un verbe par un autre semble évident, l'élève a les pré-requis qui lui permettent de le faire. Mais pour certains élèves, *like* n'évoque pas un verbe qui fonctionne avec des conjugaisons, mais il évoque l'amour. Il est donc indispensable de distinguer langue et réalité.

En français ou en langue étrangère, si la distinction entre langue et réalité n'est pas réalisée, on ne peut pas utiliser de métalangage, ni parler de grammaire, ni prendre la langue comme objet d'étude.

LE MODÈLE ARB

Toute phrase (monde de la langue), même complexe en apparence, est une mise en relation d'éléments qui renvoient à des notions primitives (monde de la réalité). Être capable de retrouver la relation entre ces éléments essentiels pourra faciliter l'accès au sens.

L'exemple "*In you a dog?*" pourra éclairer cette approche. L'élève qui traduit une forme conjuguée du verbe *avoir* par une préposition manifeste son manque de maîtrise des éléments du monde de la langue. Si, au lieu de rester bloqué dans un monde de la langue qu'il ne maîtrise pas, il analyse la formule "*As-tu un chien?*" comme la mise en relation par un verbe d'un sujet et

d'un complément, il s'en sortira mieux. L'idée centrale de ce modèle didactique, dit ARB, est bien celle-là: toute phrase, toute proposition de n'importe quelle langue, est la mise en relation par un verbe - le RELATEUR - d'un sujet - l'ACTEUR - et d'un complément - le BUT.

Adam, pourtant pas le premier de sa classe, l'explique clairement: "*Dans toutes les phrases, il y a un ARB. Pour le trouver, on cherche le relateur, c'est-à-dire le verbe. On l'appelle ainsi parce qu'il met en relation A et B. Ensuite, on cherche A, l'acteur: il fait l'action. Et il ne reste plus qu'à trouver B, le but de l'action. Au début, ça paraît très bizarre, mais en fait, ça marche partout en français, en anglais, en maths aussi, et ça permet de très bien comprendre les énoncés*".

Application: dans la question "*As-tu un chien?*", le relateur est le verbe *avoir*, qui établit une relation de propriété. L'élément de la langue anglaise qui traduit cette relation, ce n'est pas la préposition *in*, mais bien le verbe *have*. Entraîné à ce modèle, un élève ne fera plus de confusion et, par une sorte d'analyse réflexive, réagira presque spontanément dans le bon sens.

En tout cas, c'est ce que Line AUDIN constate. Le modèle ARB est un savoir opératoire partagé entre enseignants et élèves. Il constitue un élément - parfois le seul - de référence et de culture commune entre les élèves et les enseignants qui l'utilisent. De sorte qu'il permet aux élèves d'entrer dans une manipulation simple de la langue, toujours nécessaire pour pouvoir la maîtriser, sans être obligés de passer par une analyse complexe, qui les rebute parfois. Résultat: les élèves de la classe exposée à ce modèle ARB présentent des résultats en anglais supérieurs à ceux des meilleures classes de leur collège.

LA GRAMMAIRE AU SECOURS DES MATHS

Au début, le projet a été porté par L. AUDIN et sa collègue de français. Puis, en participant à la création d'une banque de données d'exercices en anglais, le professeur de mathématiques a réalisé qu'il avait les mêmes problèmes. Les soucis des élèves en mathématique pro-

viennent, pour partie, de problèmes de langage. D'échange en échange est né le projet de construire un travail pluridisciplinaire autour du verbe *être* et de ses significations.

Une condisciple d'Adam explique: "*«Être» peut aussi bien marquer une localisation qu'une identité ou une appartenance*". Soit l'exemple des deux formules proches: "*La droite est un axe de symétrie*" et "*La droite est l'axe de symétrie*". Grâce au modèle ARB, les élèves comprennent que le verbe *être* met en relation droite et axe de symétrie. Mais ils vont plus loin: ils comprennent aussi que, dans le premier cas, le verbe *être* complété par l'article indéfini "*un*" établit une appartenance à un ensemble, tandis que dans le second cas, complété par l'article défini "*l'*", il établit une identité. Les résultats sont sans appel: les notes en mathématiques ont progressé de manière assez fulgurante. Non pas que les élèves étudient plus ou mieux. Non. Ils comprennent plus en profondeur.

Ainsi, pas à pas, et à l'épreuve de la réalité d'élèves réputés peu doués pour l'apprentissage des langues étrangères ou des maths, Line AUDIN construit-elle une approche raisonnée de la langue. Grammaticale, métalinguistique, et surtout opératoire. Sa méthode n'est peut-être pas très orthodoxe, bien qu'elle ait la garantie d'une théorie linguistique reconnue, mais elle a un très gros avantage: ça marche! ■

JEAN-PIERRE DEGIVES

1. **Line AUDIN** est chercheuse à l'Institut national de recherche pédagogique et professeure d'anglais au Collège Georges Rouault, collège "ambition réussite" du 19^e arrondissement de Paris.

2. **Antoine CULIOLI**, professeur de linguistique à l'Université Denis Diderot, développe depuis plus de 40 ans une théorie connue sous le nom de "Théorie des Opérations Énonciatives".

Gabrielle chez les Soviets...

En 1931, **Gabrielle MARCHAND**, professeur d'histoire au Lycée Warocqué à Mons, voyage en Russie pour y étudier le système d'éducation soviétique. Elle publie ses observations en 1933. Extraits choisis¹.

LE MARTEAU ET LA FAUCILLE

"*Tout, dans l'enseignement, doit être rattaché au labeur des ouvriers et des paysans*" (LENINE). Pour mettre en pratique ce principe, une large place est faite dans l'activité scolaire au travail manuel. Chaque école est "adoptée" par une usine ou un centre collectif agricole. Les enfants, par classe ou groupe, s'y rendent régulièrement pour apprendre les gestes des travailleurs et contribuer à la production en vue de voir aboutir le plan quinquennal.

PÉNURIE D'ENSEIGNANTS?

La formation des cadres pédagogiques, pour le seul premier degré de ces écoles nouvelles, a réclamé soixante-dix mille personnes. Il a fallu organiser des cours abrégés et réunir un jeune personnel (15 à 19 ans) capable d'instruire les enfants de 8 à 12 ans.

Un spectacle courant: sur un terre-plein en bordure de rue, une bande d'enfants - trente au moins - garçons et filles d'âge divers, évoluent avec autant de bonne volonté que d'incohérence, aux commandements nerveux d'une gamine, un mouchoir rouge noué autour de la tête, en jupe courte et en chaussettes, chargée de leur éducation physique et de leur formation civique.

DU PASSÉ FAISONS TABLE RASE?

"*Tous les enseignements doivent être pris directement dans la nature, ou dans le plan quinquennal, ou dans le communisme. Chassez le livre de l'enseignement!*". En fait, dans la pratique, les pédagogues emploient beaucoup de livres et les imprimeries soviétiques déversent, dans les librairies de l'État, des monceaux de manuels scolaires. Dans ces livres, rien n'existe qui puisse charmer ou développer l'imagination, pas de belles histoires ni d'histoire tout court: tout est fait pour développer le réalisme, les responsabilités sociales, le sentiment de solidarité dans le travail et la dévotion au régime et à la patrie.

MON ÉCOLE COMME JE LA VEUX?

Les 42 élèves de la classe - 10 ans environ - sont groupés en "brigades" de 5 ou 6 enfants chacune. Les "chefs de brigade" sont des "pionniers", élèves reconnus pour leur mérite social, l'activité qu'ils mettent au service du Parti, leur valeur combative, l'influence qu'ils exercent sur leurs camarades. Ils forment le "soviet de classe" qui se réunit régulièrement. Celui-ci détermine les matières à étudier, contrôle le travail, organise la participation de la classe aux manifestations et fêtes. Il décide aussi des mesures à prendre en cas de faute grave. La sanction la plus grave est l'expulsion, et elle est décidée par vote. Les châtimements corporels sont interdits, considérés comme un héritage du régime "féodal" ou "capitaliste". Dans les soviets d'écoliers, le "camarade-pédagogue" a voix consultative.

L'ÉVALUATION...

Les enfants sont groupés selon leur âge et non selon leurs connaissances; une fois l'année finie, ils sont versés automatiquement dans la classe suivante. "*Nous n'avons ni le temps, ni les moyens - m'a-t-on dit - de garder un élève deux ans dans la même classe. L'enfant sait qu'il est de son intérêt de travailler; s'il n'a rien appris, c'est regrettable, mais c'est son affaire. L'enfant est le seul responsable de lui-même et ne doit de comptes qu'à ses pairs. Il n'a d'obligations qu'envers le régime*". ■

GABRIELLE MARCHAND, *CHOSSES D'ENSEIGNEMENT EN RUSSIE SOVIÉTIQUE*
MAURICE LAMERTIN ÉDITEURS, BRUXELLES, 1933.

1. Les intertitres sont de la rédaction.

L'alternance à l'italienne

En Communauté française de Belgique, la formation en alternance permet aux élèves des 2^e et 3^e degrés du secondaire qui ne se reconnaissent pas dans l'enseignement de plein exercice d'apprendre un métier et de trouver un emploi. Qu'en est-il en Italie?



Dans le cadre du programme d'éducation et de formation tout au long de la vie¹, des *visites d'étude* sont maintenant accessibles aux représentants de notre réseau, volonté européenne oblige. Dix personnes mandatées par la FESec² auront donc l'occasion de comparer les systèmes éducatifs de différents pays, au nom de la Communauté française.

UNE MÉTHODE PLUS QU'UN PARCOURS

Des Italiens, Français, Roumains, Espagnols et des Belges se sont donc rendus à Perugia pour échanger sur *l'alternance dans les écoles techniques et professionnelles et la formation intégrée*. En Italie, où l'obligation scolaire vient de passer de 14 à 16 ans, il n'y a que deux degrés dans le secondaire: trois années au premier, et deux au second.

L'alternance y est possible à partir du 2^e degré. Deux modalités d'organisation sont possibles: la simulation d'entreprise (l'équivalent de nos

"mini-entreprises") et l'alternance au sens propre (plusieurs semaines de stage en entreprise). Alors qu'en Communauté française de Belgique, l'enseignement secondaire en alternance est reconnu comme une filière à part entière, en Italie, il s'agit davantage d'une méthode que d'un parcours spécifique, permettant de réaliser les cours du 2^e degré en alternant école et travail. Finalement, le jeune Italien passe peu de temps en entreprise, bien qu'un lien privilégié soit noué avec elle.

Spécificité italienne, certains lycées "classiques" peuvent développer l'esprit d'entreprendre en travaillant à la pédagogie par compétences. Ainsi par exemple, le Liceo Classico "Tacito" qui a présenté un film réalisé durant "le parcours en alternance d'une classe" lors de ses cours de théâtre, d'art ou de musique.

UN PEU DE TOUT

L'alternance en Italie englobe une série de dispositifs qui permettent d'avoir un contact avec l'entreprise. Dès le moment où il existe un lien

avec le monde du travail, on y parle d'alternance. Comme l'explique **Veronica PELLEGRINI**, membre de la délégation belge, il en va de même pour les parcours intégrés: "Dans le 1^{er} degré de l'enseignement secondaire italien, l'expérience la plus intéressante est celle du parcours intégré qui essaie d'éviter le décrochage scolaire en intéressant les élèves aux réalités du monde de l'entreprise par un travail positif: rencontres sur le terrain, avec des experts en entreprise ou des représentants des offices régionaux de formation professionnelle. Il ne s'agit donc pas de stages où l'on vérifie ce qu'on a appris à l'école ni d'alternance au sens d'un travail «salarié en entreprise», mais bien d'un contact avec le monde du travail. Il aboutit à une qualification qui n'est pas proposée dans le système scolaire, mais qui est «certifiée» par la Région. Souvent, les jeunes continuent leur formation dans le cursus «normal» de l'enseignement secondaire, mais certains optent pour une entrée dans le monde du travail".

V. PELLEGRINI constate également la mise en place d'un processus d'harmonisation entre les pays européens. "Ainsi, explique-t-elle, on retrouve dans chaque pays le souci de l'articulation école-entreprise, l'avance du processus ECVE³, ainsi que la valorisation des compétences... C'est cependant le système belge qui propose la plus longue période d'intégration en entreprise tout au long de l'année. Sur la base de 40 semaines de cours par an, la Belgique en inscrit 25 en entreprise contre une moyenne de 8 dans les autres pays...". ■

BRUNO MATHELART

1. Visites d'étude ARION: www.arion-visits.net
2. Fédération de l'Enseignement Secondaire Catholique
3. European Credit System for Vocational Education and Training

Continuum ou rupture?

En 2006-2007, parallèlement au "Prix de l'Innovation Pédagogique", l'asbl *Promopart*, en collaboration avec la FOCEF¹ et la FédEFoC², a également lancé un appel à projets relatif à la "Liaison primaire secondaire".

Comment améliorer le passage des élèves entre l'enseignement primaire et l'enseignement secondaire? Comment travailler ensemble pour organiser une transition progressive en prenant en compte le jeune dans sa globalité? Comment assurer la continuité des apprentissages et articuler les savoirs nouveaux sur les acquis antérieurs?

Ce sont là quelques-unes des questions que les actions et les dispositifs proposés par les écoles devaient rencontrer.

SEUILS À FRANCHIR...

Christian HOST, jeune retraité après une carrière de professeur et de conseiller pédagogique, s'est intéressé au passage primaire-secondaire depuis la création du continuum pédagogique par le Décret "Missions". Il était invité à ponctuer la remise des prix aux quatre écoles lauréates par un exposé sur le sujet. De ses propos, on peut retenir deux idées-clés.

Pour grandir, l'enfant a besoin de seuils à franchir. Qu'il y ait des moments de rupture dans le parcours scolaire, c'est normal. Celle qui se situe entre le primaire et le secondaire est d'ailleurs plus ou moins contemporaine de celle qui se produit dans le parcours personnel des jeunes et qui les conduit de l'enfance à l'adolescence. Que l'enfant ressente des craintes en début

Le passage du primaire au secondaire est un seuil. Mais ce seuil est-il un lieu où les professeurs accueillent l'élève qui arrive (le seuil de la porte) ou un obstacle qu'il doit franchir pour grandir (un seuil critique)?

du secondaire est positif en soi. C'est en gérant celles-ci, en les dépassant qu'il grandira. Ainsi en est-il des peurs liées aux différences d'organisation spatiale, temporelle et pédagogique des deux niveaux d'enseignement. Mais il ne faut évidemment pas que ce seuil devienne un obstacle insurmontable.

...OU FALAISES INFRANCHISSABLES?

Ce qui peut conférer à cet obstacle un caractère presque inabordable, poursuit Ch. HOST, c'est la différence de perception entre enseignants des deux niveaux. Les instituteurs conduisent leurs élèves à un niveau de savoirs et de compétences, déterminé par les socles de compétences à 12 ans, et dont le Programme Intégré constitue la mise en œuvre. Ce niveau est généralement bien identifié par les enseignants du fondamental. Évidemment, tous les élèves ne l'atteignent pas complètement, et il existe des écarts entre eux.

Au seuil du 1^{er} degré, les attentes des régents se réfèrent moins au niveau déterminé par les référents officiels (et dorénavant incarné dans les épreuves d'évaluation externes permettant d'attribuer le CEB) qu'à la représentation qu'ils se font du niveau que les élèves auraient dû

atteindre. Représentation influencée par différents facteurs dont une relative méconnaissance des socles à 12 ans, une importance accrue accordée aux compétences des disciplines que chacun enseigne, ou même, le souvenir de leur propre histoire scolaire.

RUPTURE ET CONTINUUM

L'objectif n'est donc pas, répète Ch. HOST, de gommer la distance entre primaire et secondaire. C'est plutôt de faire en sorte qu'elle reste raisonnable et que tous les enfants accueillis en secondaire, y compris ceux qui ne sont pas tout à fait à jour au sortir du primaire, aient une possibilité de la franchir. Il est ainsi possible d'agir, d'une part, sur l'aspect méthodologique: en assurant un continuum des pratiques pédagogiques. D'autre part, il faut enraciner l'apprentissage en début de 1^{er} degré dans une connaissance antérieure, un "déjà là" sur lequel l'élève peut s'appuyer pour affronter la situation nouvelle. Ce sont là deux des clés qui permettront aux enfants de primaire d'ouvrir avec succès les portes du secondaire. ■

JEAN-PIERRE DEGIVES

1. Formation Continué des Enseignants du Fondamental

2. Fédération de l'Enseignement Fondamental Catholique



Photo: François TEFNIN

Attention à la marche!

En France, comme chez nous en Communauté française de Belgique, l'échec ou la réussite sont fortement déterminés par la volonté et la capacité des acteurs locaux de travailler en équipe et en réseau. Aussi bien dans la conception des projets que dans leur mise en œuvre et leur évaluation.

Pour favoriser une meilleure réussite des élèves, une voie est dès lors à prendre en compte mais elle demeure pourtant (trop) peu exploitée: une meilleure articulation entre les enseignements primaire et secondaire. Si la réforme de la formation des maîtres a tenté quelques pas dans cette direction, si un nouveau statut a égalisé la condition salariale des enseignants formés dans les Hautes Écoles, les collaborations "sur le terrain" ont été rares et limitées dans le temps, y compris dans des établissements qui accueillent pourtant les élèves de 2 ans ½ à 18 ans. Tout se passe trop souvent comme s'ils constituaient deux mondes séparés voire incompatibles, méfiants voire hostiles.

CONTINUITÉ

Or, la qualité de l'apprentissage de l'enfant dépend, entre autres, de la cohérence et de la continuité du cursus scolaire. Ainsi, une chaîne de montage qui produirait des automobiles comme l'école "produit" ses élèves accumulerait des déchets tels que l'entreprise serait bientôt déclarée en faillite. C'est pourtant la faillite qui menace des pans entiers de l'entreprise scolaire, au regard du nombre important d'élèves qui ne savent ni lire ni écrire (ou à peine) en fin d'école primaire, de ceux qui n'obtiennent aucune qualification professionnelle (ou très faible) au sortir de leur scolarité ordinaire et de ceux qui, ayant obtenu

un diplôme de complaisance à l'issue de l'enseignement secondaire inférieur ou supérieur, sont incapables de poursuivre avec succès leur parcours scolaire et de prétendre à une intégration socioprofessionnelle de qualité. Nos enfants auraient-ils donc moins de valeur que des automobiles? Les "nôtres", non. Mais ceux des "autres"?

COMME SI...

S'il faut mieux travailler en équipe, il devient urgent d'installer des collaborations régulières entre les enseignants du dernier cycle de l'enseignement fondamental et ceux du premier degré de l'enseignement secondaire. À cette proposition qui n'a malheureusement rien de neuf ni apparemment rien d'hérétique, certains rétorquent par l'ahurissante question: "Pour quoi faire?". Comme si des journées pédagogiques communes n'étaient que perte de temps pour des enseignants qui n'ont rien à se dire... Comme si des rencontres d'un autre type représentaient un danger pour ceux qui préfèrent diviser les enseignants pour mieux les contrôler... Comme si les objectifs, les méthodes, les programmes et la taxonomie, mais aussi les manuels et les bulletins avaient de tout temps fait l'objet d'une même intelligence partagée et de pratiques harmonieusement différenciées en fonction de l'âge et des besoins des élèves... Comme si l'absence de dialogue était le meilleur garant de la réussite de projets ambitieux comme l'apprentissage - en immersion ou non - des langues étrangères dès le plus jeune âge ou comme l'éveil aux sciences. Comme s'il allait de soi que, sans un continuum pédagogique réfléchi et négocié localement, fructifieront au profit des élèves les investissements importants et nécessaires qui sont affectés aujourd'hui à l'enseignement fondamental...

SANS ATTENDRE

Nous pouvons évidemment attendre que les temps soient mûrs en préparant les esprits et en convertissant les mentalités. Nous devrions plutôt prendre les devants, non seulement parce que le bien de nombreux élèves le réclame urgemment, mais aussi parce qu'il faut se méfier qu'un jour, face au gouffre abyssal en la matière, un nouveau Ministre de l'Enseignement, pas mieux inspiré que certains de ses prédécesseurs, prenne sans trop se soucier de nous un décret qui ne nous convienne pas.

Nous aurions beau invoquer la légitime défiance, il serait trop tard. ■

WILLEM MILLER

Le monde a besoin de solidarité

Quand l'idée même de bien commun tend à disparaître, Ricardo PETRELLA¹ nous invite, ni plus ni moins, à changer le monde.

On constate tous les jours, explique l'économiste, la multiplication des murs destinés à séparer les gens. L'Union Européenne, qui se veut le chantre d'une Europe libre, ouverte et dynamique, a approuvé récemment l'idée d'une "carte bleue" à l'image de la *green card* américaine. Elle donnera la priorité aux personnes dument diplômées et potentiellement "rentables" économiquement parlant. En 1974, rappelle R. PETRELLA, on parlait d'éradiquer la pauvreté. Où en est-on, 30 ans plus tard?

LIBÉRALISATION, QUAND TU NOUS TIENS...

Plusieurs milliards d'être humains vivent encore dans une misère absolue. Les pauvres sont de plus en plus pauvres et les riches de plus en plus riches. Le contexte financier a changé insidieusement mais sûrement. On a peu à peu libéralisé les capitaux, modifié les réglementations financières et éliminé le contrôle politique sur l'économie.

La libéralisation des marchés et la privatisation de la politique financière ont des conséquences dans plusieurs domaines. De nos jours, on ne se pose plus la question de savoir si une chose est bonne ou mauvaise, mais seulement si elle est rentable rapidement. Cette logique financière à court terme crée une insécurité pour le futur. On assiste à une dissociation grandissante entre

l'économie financière et l'économie réelle. L'enrichissement individuel est devenu la nécessité numéro un, et on n'investit plus pour produire ou préserver la richesse collective. D'ailleurs, quelle est encore aujourd'hui la richesse collective dans nos sociétés? Le sol? Les forêts? L'eau? Les hôpitaux? L'expérience des aînés? L'école? Tout ou presque est devenue une sorte de *Cendrillon* qu'on peine à financer, car elle coûte et ne rapporte pas. Et que dire des personnes âgées? Elles génèrent des dépenses importantes et ne produisent plus de richesse. "Auparavant, ironise non sans malice le politologue, elles avaient la décence de disparaître quelques années après leur pension. Maintenant, elles ont le culot de vivre encore 20 ou 30 ans! Qui va les payer?"

MOI D'ABORD!

Le problème, dans une société basée sur le concept du profit individuel, c'est que celui-ci ne peut concerner que les plus compétitifs et/ou chanceux. Tout un chacun est aujourd'hui convaincu de l'intérêt d'optimiser son bien-être individuel,

et on perd la culture de l'utilité collective. C'est *Ma santé, Mon éducation, Mon transport, Ma sécurité*. Cela se traduit, à l'échelle économique mondiale, par un démantèlement progressif de tout ce qui était public pour le distribuer au privé. "Le monde a un gros cancer, constate R. PETRELLA. Et pour le guérir, que nous propose-t-on? Encore plus de privé! Même la problématique de l'environnement est devenue rentable. Il existe un véritable marché des eaux usées, des émissions de CO², etc."

ÊTRE RESPONSABLES ENSEMBLE

"Allons-nous continuer à nous sentir partie prenante du monde uniquement pendant le Mondial de football?, interroge l'économiste. Aujourd'hui, la solidarité doit être mondiale. Être solidaire, ce n'est pas être charitable, c'est être responsables ensemble! Le droit à la vie appartient à tout le monde, et on l'a oublié en route. Nous devons nous battre pour réaffirmer ce droit!"

"Ovide écrivait déjà, il y a 2000 ans: Ni le soleil, ni l'air, ni l'eau n'ont été faits par Dieu de propriété privée", souligne R. PETRELLA, qui en appelle à une véritable reconquête de l'humanité. Et l'éducation a un rôle important à jouer ici. Il est primordial de faire comprendre à tous qu'il n'y a pas d'avenir individuel sans avenir collectif. Mais rien ne vaut l'exemple, et les adultes doivent agir sans attendre pour que, devenus adultes à leur tour, les jeunes d'aujourd'hui puissent faire les bons choix. ■

MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

1. Invité du Centre Culturel d'Alleur à l'initiative du mouvement *Citoyens Actifs pour la Solidarité*.





Photo: Guy SELDERSLAGH

LA REVUE DES REVUES

■ CAHIERS PÉDAGOGIQUES (CRAP)

N°455, septembre 2007, "La technologie"

N°456, octobre 2007, "L'école maternelle aujourd'hui"

N°457, novembre 2007, "La validation des acquis de l'expérience"

■ LE MONDE DE L'ÉDUCATION

N°361, septembre 2007, "Halte au stress"

N°362, octobre 2007, "Le soutien scolaire: gratuit ou payant?"

N°363, novembre 2007, "Travailler moins pour apprendre plus?"

N°364, décembre 2007, "Les nouveaux instits"

■ SCIENCES HUMAINES

N°185, aout-septembre 2007, "L'autre histoire du monde"

N°186, octobre 2007, "La pensée Internet"

N°187, novembre 2007, "Démocratie et entreprise"

N°188, décembre 2007, "Le calcul mental, prédicteur de la réussite scolaire?"

■ TRACES DE CHANGEMENTS

N°182, septembre-octobre 2007, "Pratiques émancipatrices"

N°183, novembre-décembre 2007, "Pères, repères et sources: liste et signe!"

■ ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE ACTUALITÉS (France)

N°316, septembre 2007, "Accompagner les enfants porteurs de handicap"

FORMATION PO

Succès de foule pour la formation sur la comptabilité des ASBL, organisée par le SeGEC à l'attention des Pouvoirs organisateurs le 17 novembre dernier. Une participation telle que les deux journées de formation suivantes sont déjà complètes et que dès lors, deux nouvelles dates sont prévues:

le **12 avril 2008** sur le thème de "l'association sans but lucratif" et le **17 mai 2008** sur "le statut des enseignants et du directeur".

Il reste quelques places! Renseignements et inscriptions: **Carmen RUIZ - 02/256.70.41 - carmen.ruiz@segec.be**

REJOINS LA PEACE ATTITUDE!

Parce que les jeunes sont pleins de ressources et sont moteurs de changement, les organisations **Justice et Paix** et **Pax Christi** leur donnent la parole en leur proposant de participer au concours "**Rejoins la Peace Attitude!**". Ils sont invités à réaliser, par équipes de quatre, un clip, un *PowerPoint*, un film d'animation, un reportage d'environ 3 minutes sur le thème de la paix.

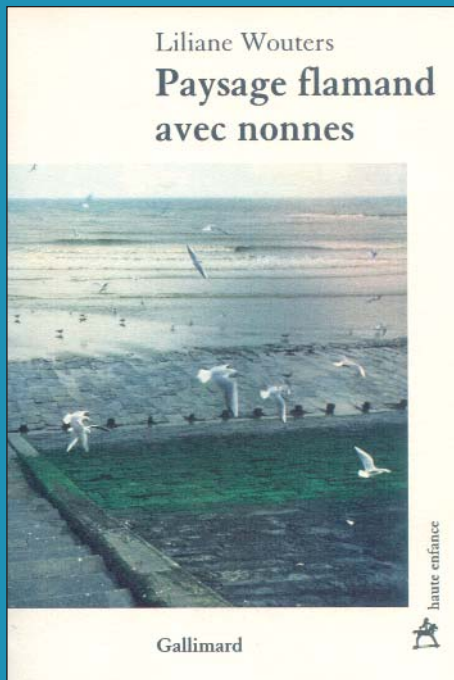
Les gagnants remporteront un séjour de 3 jours (avril 2008) à la Maison de la Paix de Florence (Italie).

Échéance du concours: 1^{er} mars 2008. Plus d'infos: www.jeunesenpaix.be - info@justicepaix.be - tél. 02/738.08.01.

Tous nos articles disponibles gratuitement sur:

www.entrees-libres.be





Liliane WOUTERS

Paysage flamand avec nonnes

Gallimard, coll. haute enfance, 2007

PAYSAGE FLAMAND AVEC NONNES

Sait-on suffisamment que **Liliane WOUTERS**, la figure la plus attachante (et la plus importante avec Henri BAUCHAU) parmi les poètes vivants de Belgique francophone, a exercé toute sa vie le rude et primordial métier d'institutrice ?

Et si les poèmes de glace et de feu de son "lyrisme en bagarre" ont progressivement révélé, au long de sa vie et de la parution de ses recueils, son itinéraire intérieur sans complaisance, emmenant le lecteur aux confins du tourment des grandes mystiques flamandes (qu'elle a d'ailleurs traduites), on devinait, jusqu'aujourd'hui, plus de choses de ses souffrances spirituelles que du concret de sa vie professionnelle.

Tout au plus, le succès déjà ancien d'une pièce de théâtre - *La salle des profs* - avait-il laissé entrevoir qu'elle avait sans doute - et finement - connu, de l'intérieur, en sus des affrontements de l'écriture, l'épopée magnifique, parfois mesquine, souvent désopilante, des soutiers de l'éducation et de l'instruction.

Or, voilà que dans un livre récent, *Paysage flamand avec nonnes*, publié chez Gallimard, Liliane WOUTERS

choisit aujourd'hui de revenir sur sa formation d'institutrice et sur les années passées, à la fin de la seconde guerre mondiale, à l'internat de l'école normale bilingue que les Sœurs de la charité tenaient à Gijsegem, entre Dendre et houblon. Chronique tantôt grinçante, tantôt gourmande sur ce temps d'il y a à peine plus de cinquante ans et dont on a de la peine à imaginer la rudesse physique et la chape de bigoterie contrainte.

On est pourtant loin du couplet fiel ou anticlérical que n'auraient pas manqué d'entonner telle ou tel - on en connaît - que l'expérience aurait rendu irrémédiablement "laïcards". Car ici, avec la personnalité de L. WOUTERS, avec sa fantaisie robuste et un brin plébéienne, le ridicule des situations tourne volontiers à la cocasserie, et ce n'est pas la chiourme soupçonneuse des "batriennes" (allusion aux grenouilles de bénitier) ni l'espionnage de celles qui cafardent (*ah, le portrait abstrait de Clara CLAPS, dont le patronyme trahit déjà tout!*) qui réussiront à détourner sa nature frondeuse des solidarités qu'elle noue avec les deux condisciples qui resteront les amies de toute une vie.

Aucune pression à la vocation religieuse ne la fera non plus dévier d'une sorte de réalisme souverain dans sa volonté d'écrire et dans son gout effréné de la vie. Rien n'arrivera non plus à l'écartier des grandes inquiétudes charnelles et spirituelles que sa sensibilité et son intelligence poétique creuseront plus tard jusqu'à l'effroi des gouffres.

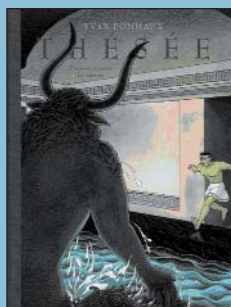
On sent bien aussi qu'on ne dessoudra jamais son cœur des mystérieuses paroles du Galiléen. Mais à vingt ans, l'heure n'est point encore

à l'âpreté du combat de Jacob avec l'ange. Ainsi défile plutôt pour notre œil amusé, une cohorte de personnages savoureusement croqués et de scènes surréalistes: Sœur Clémentine, qui ressemble à l'impératrice Marie-Thérèse et qui en portera le sobriquet; l'abbé MESENS, le secourable aumônier anversois, coléreux, progressiste, que l'hypocrisie de certaines religieuses exaspère ("*Amai! Amai!*") et qui, dans l'Église d'avant Vatican II, le paiera cher; Melle BOLET, pachydermique et pathétique poétesse ratée; Sœur Laetitia, qui ne connaissait que Napoléon, Victor HUGO et qui filait une amitié orageuse et ambigüe avec Melle Héloïse, une garçonne entretenant un "look" de Louise BROOKS à frou-frou; les dévotions absurdes et obligées, la faim, le froid des années de guerre et de privations, la vie d'alcôve, les premiers émois et les secrets de filles, le couvent réquisitionné par l'armée et que les normaliennes partageront chastelement (sauf que...) avec un régiment d'Écossais moustachus et en kilt, troublants et épiés depuis les corniches, cornemusant à qui mieux mieux et couvrant même la voix des enseignantes, etc.

Bref, une innombrable et réjouissante galerie, vivante, parfois féroce-ment typée, mais à l'évocation de laquelle l'auteur finit par avouer une sorte de tendresse et de reconnaissance rétrospective.

Instits, cherchez-vous à lire un livre secrètement gorgé d'affection pour votre formation et votre vie, celle que vous avez choisie ou qui vous a choisis? Alors, foncez chez votre libraire: une amie vous attend. ■

JACQUES VANDENSCHRICK



Yvan POMMAUX
THÉSÉE
Comment naissent les légendes
Éditions l'École des Loisirs, 2007

Yvan **POMMAUX** a produit pour la jeunesse une centaine de livres depuis 30 ans. Il est auteur et illustrateur. On connaît bien la simplicité de son trait, sa maîtrise des couleurs et de la mise en page, sa curiosité et son éclectisme qui lui ont tout aussi bien suggéré des bandes dessinées pour Bayard (*Théo Toutou, Marion Duval...*) qu'à l'École des Loisirs, pour les plus jeunes, des albums parodiques (*Les enquêtes de John Chatterton*) ou nostalgiques (entre autres, *Une nuit, un chat* et *Avant la télé*), ou récemment, dans la collection "Médium", une adaptation subtile de "La Double Inconstance", *Rue Marivaux*, à rapprocher du beau film *L'esquive*.

Il vient de faire paraître en 54 pages une adaptation lumineuse et vivante du mythe de *Thésée*, qu'il rend compréhensible pour des lecteurs à partir de 6 ans - sans mièvrerie aucune - et qu'il replace dans son contexte archéologique et historique. L'album bénéficie d'une réalisation soignée, les illustrations sont magnifiques et la narration fluide, malgré de nécessaires détours dans le récit. Il donne à admirer la portée universelle des mythes grecs, le plaisir et l'envie de mieux les connaître.

Bernard SAINTES

Librairie de l'Écrivain public
rue de Brouckère 45
7100 La Louvière

Tél. 064/28.04.33 - fax 064/22.98.44
librairie-ecrivainpublic@skynet.be

CONCOURS

Gagnez un exemplaire de ce livre en envoyant, **avant le 25 janvier 2008**, un courriel à concours@entrees-libres.be avec vos coordonnées postales et comme objet du message: "**Thésée**".

Les gagnants du mois d'octobre sont:

Diana VAN GUCHT, de Forest
Christine DE WITTE, de Forest
Carine LAPETITE, de Ganshoren

UNE AUTRE TÉLÉVISION

Qu'est-ce qui a motivé la rédaction de ce livre?

Philippe MEIRIEU: D'une part, mes travaux sur les apprentissages m'ont amené à m'intéresser à la façon dont la télévision construit une attention fragmentée, difficilement capable d'intégrer la continuité. Ensuite, j'ai pu mesurer que la culture scolaire transmise aux élèves est très lourdement concurrencée par une culture audiovisuelle dont beaucoup d'enseignants négligent l'importance. Enfin, à Lyon existait une petite chaîne de télévision¹ destinée aux enfants des écoles primaires. Nous avons décidé de l'étendre.



Philippe MEIRIEU
Une autre télévision est possible!
Chronique sociale, 2007

Quelles sont les spécificités de cette chaîne?

PhM: Nous nous donnons le temps et les moyens d'aller voir dans les écoles ce qui s'y passe, au-delà des lieux communs habituels pour rendre visibles les efforts des enseignants. Nous refusons toute forme de publicité et nous maintenons une bonne qualité technique, esthétique et intellectuelle. Nous voulons constituer une sorte de vidéothèque de l'éducation où on peut puiser pour alimenter sa réflexion.

Dans votre critique de la télévision, j'ai retenu l'opposition entre expliquer et séduire...

PhM: Expliquer n'exclut pas faire de belles choses. Il faut que les gens trouvent du plaisir. Mais la séduction aujourd'hui prend une forme sournoise. Pour empêcher le téléspectateur de zapper, on bascule dans la captation hypnotique, avec une débauche d'effets censés empêcher les gens de s'ennuyer. Mais en réalité, on les empêche de penser! La télévision est un outil fabuleux, en particulier pour les démocraties. Celles-ci ont besoin que les gens se représentent comment fonctionnent les institutions, qu'ils comprennent comment sont gérés les budgets. Cela devrait nous encourager à un usage véritablement public des moyens audiovisuels.

Vous opposez aussi le symbolique et l'obscène...

PhM: L'obscène, c'est une toute-puissance de l'image dans son aspect "je veux tout montrer". Quand tout est montré, il n'y a plus rien à penser, on ne permet plus d'accéder à une forme symbolique de l'intelligence et de la pensée. J'en appelle à réinventer un langage qui permette de ne pas s'abîmer dans la position de voyeur, mais d'être dans la capacité de penser ce que l'on voit et de ne pas être simplement dans une forme de contemplation. On passe son temps à regarder notre propre chaos intérieur et à l'admirer dans une sorte de narcissisme individuel et collectif.

Que proposez-vous?

PhM: J'appelle à une prise de conscience des citoyens autour de cette question. Nous sommes dans une société étrange où, simultanément, on bénit les marchands d'excitants et on réprime les excités, où on bénit ceux qui fabriquent le crétinisme individuel et où on déplore la baisse du niveau des élèves. On s'est mobilisés autour de la question du réchauffement climatique. Je souhaite qu'on s'intéresse à l'écologie de l'esprit, des enfants en particulier, avant qu'il ne soit trop tard!

Quelles sont, pour vous, les émissions les plus néfastes?

PhM: Tout ce qui relève de la télé-réalité! Elle est l'expression d'une idéologie grave, celle du "Big Brother" d'ORWELL dans 1984. Depuis quelques années, en Islande, on a créé une chaîne à partir des caméras de vidéosurveillance mises en place dans la ville. Elle a un succès fantastique! Cette fascination pour l'image, c'est la promotion de ce que Catherine DOLTO appelle *l'extime*, au détriment de toute forme d'intime. Nous sommes là, pour moi, dans la perversion majeure du système. ■

INTERVIEW FRANÇOIS TEFNIN

1. www.capcanal.com

Lire l'interview complète de Philippe MEIRIEU sur:
www.entrees-libres.be > extras

Sus au cartable dodu!

Photo: François TEFNIN



Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais j'ai parfois l'impression que les sujets de l'actualité scolaire ressemblent un peu au sparadrap du capitaine Haddock dans "L'affaire Tournesol". On croit qu'ils ont mis les pouces et sont passés à l'index, et on les retrouve métamorphosés en problèmes majeurs!

PLEIN LE DOS!

Ainsi en va-t-il de la récurrente question du poids des cartables. Quand ce ne sont pas les inspecteurs qui s'en emparent pour en faire des questions d'examen - je renvoie mes fidèles lecteurs à mon antépénultième billet -, ce sont les ministres qui en font un instrument de leur sollicitude dorsale. Notre voisin français responsable de l'Éducation a ainsi décidé de s'attaquer aux cartables obèses, aux mallettes adipeuses et aux sacs à dos bouffis. Objectif déclaré: diviser par deux le poids desdits cartables. J'entends d'ici les esprits malicieux chercher à savoir si l'opération s'effectuera dans le sens de la hauteur ou de la largeur. Ne riez pas, tout a été prévu: les cahiers n'excéderont pas 96 pages et les manuels scolaires, abandonnant toute coquetterie mal placée,

devront exhiber fièrement leur poids et leur grammage. Chez nous, on labellise les contenus, chez eux on certifie les contenants. M'est avis que c'est plus simple et qu'il ne faudra pas convoquer tout l'aréopage d'une Commission de pilotage pour délivrer le blanc seing!

Et si, en plus, ces ouvrages sont élégants, les autorités pourront aisément stipuler aux éditeurs ébaudis: "Si votre grammage ressemble à votre plumage, vous êtes le phénix des hôtes de ces lois".

DILEMME

Certains intellectuels penseront peut-être que cette question des manuels est périphérique et qu'une musette replète n'a jamais fait de tort à personne. Détrompez-vous!

L'épine dorsale de cette question n'est pas tant vertébrale que cérébrale: pour satisfaire aux canons *Weight Watchers* de l'ouvrage scolaire, quels seront les savoirs lestés et les connaissances allégées? Ou pour parler le pédagogiquement correct, quelles seront les compétences qui resteront cloîtrées dans les oubliettes de la désaffection? Fera-t-on l'impasse sur la guerre de Troie ou sur la règle de trois? Sur la balance des paiements ou sur le poids de la dette? Sur la masse atomique ou sur le volume sonore? Pour ma part, je ne voudrais pas être la censeuse qui fera descendre à la trappe les compétences "maillons faibles".

Imaginez aussi les affres dans lesquelles seront plongés les malheureux auteurs... On entend déjà untel, prolix, s'adresser à son éditeur indécis en s'enquérant: "Il y a un peu plus. Je vous le laisse?".

Pour optimiser la tare des mallettes, leurs faces extérieures et intérieures remplaceront les dos des cahiers de mon enfance et y exhiberont les tables de multiplication et les règles du participe passé. Cet espace publicitaire sera chèrement vendu aux annonceurs disciplinaires afin d'éviter d'entendre les *Cassandra* de service assimiler l'allègement des cartables à une nouvelle baisse de niveau. On aura ainsi des sacoches estampillées *PISA*, qui garantiront à leurs sherpas la réussite aux épreuves d'évaluation...

EN AVANT TOUTES!

La santé de nos enfants devenus élèves mérite sans doute toute notre attention. Mais faut-il que nos éminences décrètent à tout va pour faire la chasse aux attachés-cases ventripotents et aux sacoches bedonnantes? Du temps des besaces, le risque était de pencher à gauche ou à droite. Faut-il croire que l'épuisement des idéologies nous a fait opter pour le sac à dos? La menace est maintenant de pencher en avant. Au risque obsessionnel et règlementaire d'une fuite dans la même direction... ■

EUGÉNIE DELCOMINETTE

LE CLOU DE L'ACTUALITÉ ■ LE GSM ESSAIME (p. 12)

